

ARCHIVES
DE
L'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE
ET DES SCIENCES PÉNALES

L'AMOUR MORBIDE

Par G. TARDE

L'amour morbide! Mais, dira-t-on peut-être, quel est donc l'amour qui n'est pas une maladie? N'est-il point toujours une fièvre qui modifie les battements du pouls, gêne ou accélère la respiration, trouble l'esprit? Il nous aveugle sur les défauts de l'objet aimé, il nous montre en lui des beautés imaginaires, et, par cette double hallucination négative et positive, par ce délire compliqué des sens et du cerveau, nous pousse au désespoir, à la ruine, au crime, à la mort. Il nous y pousse, s'il ne nous y précipite pas toujours. Si normal qu'il soit, supposez-le jeune, beau, mutuel, épanoui au soleil du luxe et de l'art, il n'est jamais, après tout, qu'une faim vorace de chair humaine toute vive, une variété d'anthrophagie qui va se développant avec la civilisation; et jamais, en ses accès, il ne fait qu'arrêter tout travail, éteindre toute curiosité, amortir toute noble passion, nourrir un monstrueux égoïsme à deux. L'amoureux, comme le malade, est nécessairement paresseux, incurieux, inactif, indifférent à ce qui n'est pas son mal; et n'est-ce pas là le pire des malades, celui qui ne redoute rien tant que de guérir?

Mais, à ceux qui feraient cette objection spécieuse et peu sérieuse contre le titre de cet article, je recommande la lecture

du dernier ouvrage de M. Laurent pareillement intitulé (1). Ils y verront clairement, s'ils l'ignorent, la distance qui sépare l'amour ordinaire de ses extraordinaires aberrations. Je ne range point, parmi ces anomalies amoureuses, la passion exagérée d'un étudiant naïf pour une prostituée de bas étage qu'il veut épouser, ni, en général, les excès de prodigalité, de crédulité, de docilité, où tombe un amant trop enthousiaste. Mais, quand des officiers supérieurs de notre armée s'éprennent d'une vieille proxénète du demi-monde; quand des hommes d'une situation élevée se font surprendre par la police en train de couper des cheveux de femmes dans une foule parce que leur volupté suprême est le contact de ces nattes féminines; quand d'autres n'ont pas de plus grand plaisir que de baiser des mouchoirs ou des bottines de femmes, ne sent-on pas qu'il n'y a pas à comparer ces extravagances aux plus déraisonnables excès de l'amour de Léandre pour Héro ou de Roméo pour Juliette? Je ne sais pourquoi, dans sa liste d'aberrants, M. Laurent oublie de faire figurer les pédérastes. Même dans son trop rapide historique des maladies de l'amour, il ne mentionne pas l'amour grec. Est-ce avec intention? La rapide diffusion à diverses époques, la renaissance si fréquente, l'extension si frappante en toutes les sociétés vieilles, des modes de saphisme ou de l'autre méprise sexuelle, lui en auraient-elles imposé? En aurait-il conclu qu'il pourrait bien y avoir au fond de ces choses dites contre nature, quelque chose de trop naturel au contraire et que la morale seule peut extirper du cœur civilisé? Ou bien jugerait-il plutôt que ce sont là des cas de *tératologie* et non de *pathologie* mentale, des monstruosité plus que des maladies? Une monstruosité a beau se répandre, elle n'en reste pas moins telle; et, alors même que dans un pays presque tout le monde serait boiteux ou bossu, la bosse

(1) *L'Amour morbide*, par le Dr Emile Laurent, ancien interne à l'Infirmierie centrale des prisons de Paris (Paris, 1891). Comme dans les précédents ouvrages du même auteur, la solidité de la science s'y combine avec l'agrément de l'exposition et la vivacité du style.

ou la claudication ne laisseraient pas d'y être des déviations du type humain. Au reste, la froideur habituelle du pédéraste pour les femmes ou de la lesbienne pour les hommes dénote assurément l'atrophie malade d'un sens indispensable, et peut être rapprochée d'autres faits analogues, morbides à coup sûr : on a remarqué que les amoureux enragés des statues, dans les jardins publics, sont très froids à l'égard des femmes, ainsi que les adorateurs de certaines beautés ou de certaines particularités féminines détachées du tout. — Mais, d'autre part, il faut se garder de prendre pour des maladies toutes les audaces périlleuses, parfois grotesques, auxquelles la surexcitation de leurs sens entraîne certains individus, notamment ceux qui se livrent à des manœuvres hardies sur les jolies femmes dans une foule compacte. Pendant une audience à laquelle j'assistais et qui avait attiré au fond de la salle (c'était un jour de foire et de pluie) un public nombreux de cultivateurs, une jeune paysanne se retourna tout à coup en apostrophant de la belle façon un garçon de vingt ans, qui déguerpit à toutes jambes. Nous apprîmes qu'il venait d'ébaucher sur elle, *à tergo*, et depuis un instant, — avec sa demi-complicité peut-être jusquelà ? — un attentat des plus étranges en un lieu pareil et en un pareil moment. Était-il fou ? Pas plus que le héros de l'*Immortel* qui, avec une jeune veuve, profane semblablement le caveau de son mari. Il avait pris l'occasion aux cheveux, n'importe où.

Cependant, en quoi consiste au juste la différence entre l'amour normal et l'amour morbide ? Y a-t-il seulement une différence de degré ? Non. J'ai comparé tout à l'heure l'amour à l'appétit. Soit ; mais il y a aussi une faim morbide, celle qui, par exemple, pousse des hystériques ou des aliénés à manger du papier trempé d'eau de Cologne, à avaler des immondices, etc. Cette faim-là, si faible qu'elle soit, n'en est pas moins malade ; tandis que la faim d'un naufragé a beau être intense et lui faire dévorer de la chair crue, elle n'a rien que de conforme aux besoins de l'organisme et aux fins de l'espèce.

Il y a aussi une haine morbide, par exemple l'aversion injustifiable inspirée par nous à certains *originiaux* qui ne nous connaissent pas mais se mettent à nous détester à cause de la forme de notre nez ou du son de notre voix ou de nos manières. Même très faible, cette antipathie dénote une tare mentale.

Pareillement, entre le normal et le morbide en amour, il y a une différence non pas de degré mais de nature.

Quelle est-elle encore une fois? Suivant notre auteur, le caractère distinctif de l'amour normal est d'être l'harmonie d'un besoin et d'un sentiment, d'une impulsion physique et d'une attraction morale. Il y a rupture d'équilibre soit par l'amour platonique et l'*érotomanie* qui exaltent le sentiment en comprimant le besoin, soit à l'inverse par l'amour purement animal. Le chapitre consacré à ce sujet est intéressant; mais je crains qu'il n'épuise pas la question. Elle est complexe. En fait, la plupart de nos assassins urbains et de leurs maîtresses s'aiment harmoniquement, au sens où notre auteur entend ce mot : l'objet qui les charme répond à la fois, et à merveille, par sa lascivité ou sa robustesse de formes, à leurs besoins d'orgie, et, par sa perversité, par ses vices hardis, à leurs sentiments immoraux. L'accord est parfait dans la musique amoureuse de ces cœurs de coquins. S'ensuit-il que leurs passions soient normales, et que le succès exorbitant de certaines femmes médiocrement jolies mais vicieuses, et précisément parce qu'elles sont vicieuses, auprès de quelques déséquilibrés ou dégénérés inférieurs ou supérieurs, n'ait rien de pathologique?

Il y a, je crois, à distinguer ici les conditions non seulement physiologiques et psychologiques, mais encore morales et sociales, de l'amour correct. Et pareillement les maladies de l'amour sont de deux sortes : les unes physiques, les autres sociales. Ces dernières éclosent dans toutes les sociétés déclinantes, où souvent ce qu'il y a d'anti-social dans l'âme d'une personne est ce qui passionne en secret pour elle, où des excen-

triques se disputent la main des vitrioleuses ou empoisonneuses acquittées. L'amour vraiment normal, par suite, très rare, je dois l'avouer, du moins à l'état de *normalité* parfaite, est celui où non seulement les fins vitales de la génération et de la pureté des races, mais les fins sociales de la grandeur patriotique, de la conservation familiale, de la pureté des mœurs, sont poursuivies ensemble. Or, à quelle condition ces deux sortes de fins s'accordent-elles ? Elles s'accordent quand l'objet aimé : 1^o est, non pas un simple fragment d'une personne — son œil, sa main, son oreille, ou même ses formes corporelles en entier détachées de son être mental — mais *toute* cette personne, sous son double aspect psychique et physique, et, 2^o quand, en elle, ce ne sont pas ses facultés anti-sociales ou ses fonctions *anti-physiques* qu'on aime mais bien les formes et les penchants les plus propres à perpétuer, à enrichir le double héritage du passé, à accroître la prospérité de la famille et de la nation.

Sans doute, même dans le cas le plus normal, il arrive souvent que l'amour s'attache de préférence à tel ou tel côté de la personne chérie ou, plus souvent même, qu'il en fasse le tour par une sorte de gravitation amoureuse. La constance en amour est rarement autre chose qu'un voyage autour de l'amie, un voyage d'exploration et de découvertes toujours nouvelles, en somme une inconstance circulaire qui revient sur soi jusqu'à épuisement de force. Il est de fait que l'amant le plus fidèle n'aime pas deux jours de suite la même femme de la même façon. Mais en ces variations mêmes, tournantes et continues, se révèle l'attrait central et total qui les anime, et, pour être morbide, l'équilibre n'est pas moins réel. — Je sais bien aussi que rarement l'amour entre au cœur par l'éblouissement d'un groupe complet de perfections où rien ne détonne ; d'ordinaire, nous mettons un certain temps, après avoir vu plusieurs fois une femme dont nous devons un jour être follement épris, à passer par dessus les imperfections qui nous déplaisent en elle, et à démêler un détail d'elle qui nous frappe, nous revient sans

cesse, nous poursuit. C'est son oreille, par exemple, c'est la ligne de ses sourcils. c'est la volute de sa lèvre supérieure ou une singularité légère de son tour d'esprit. « Ce trait de beauté nous fixe, nous détermine », dit excellemment La Bruyère. Mais prenons garde d'assimiler ce fait habituel aux phénomènes exceptionnels présentés par les fétichistes de l'oreille, du nez, de la main, ou du vice. En effet, ce « trait de beauté » que nous saisissons n'est que le bout par lequel nous nous mettons à dévider aussitôt tout un écheveau de charmes imaginaires ou cachés qui se révèlent à nos yeux ; et bientôt, transfigurée, la personne est toute aimable de pied en cap. Illusion il est vrai, mais illusion aussi nécessaire que décevante, plus féconde que toutes les vérités ; et si l'on veut l'appeler délire et folie, j'y consens, mais qu'on nomme alors délire et folie aussi bien toutes les illusions non moins profondes et beaucoup moins douces qui servent d'assises fondamentales aux sociétés, avec force mensonges.

Il est à remarquer du reste que, dans nos jugements sur les femmes inspirés par l'amour que j'appelle normal ou plutôt par l'aptitude à ressentir cet amour, nous nous accordons assez bien, du moins dans les limites d'une même couche sociale et d'un même pays. Parmi les innombrables combinaisons de contours et de teintes où se joue le génie intérieur de chaque race humaine, il en est un petit nombre qui s'approchent de l'idéal de beauté latent dans le cœur des hommes ; et la preuve que cet idéal n'est pas de pure fantaisie, qu'il a sa raison d'être générale et non simplement individuelle, c'est que, dans les mêmes milieux sociaux, ce sont toujours les mêmes femmes qui font retourner et tourner toutes les têtes. En cela, donc, effet sans doute de l'hérédité combinée avec l'éducation et la suggestion ambiante, les membres d'une même société se ressemblent fort. — Au contraire, l'amour morbide est suscité par les objets les plus divers ; et ce qui excite le plus tel aberrant laisse totalement froids tous les autres. Autant d'aberrants, autant d'aberrations. Ce que chacun d'eux nomme beauté, ses collègues l'appellent laideur.

Autre observation. Par le fait même que l'amour normal, en sa complexité compréhensive, embrasse la plénitude de son objet, il affecte l'amant tout entier, âme et corps, aspirations et appétits. Il n'en est pas ainsi de l'amour morbide. J'emprunte à M. Laurent qui l'a emprunté lui-même aux docteurs Charcot et Magnan, l'exemple de ce détraqué qui, depuis son enfance, est obsédé de temps en temps par la passion érotique des *clous de souliers* de femme, et qui « à 18 ans, était agité par un frémissement voluptueux lorsqu'en passant devant les boutiques de cordonniers il voyait mettre des clous à des chaussures de femmes ». Souvent, « en dehors de toute excitation, il voit *ses idées* se présenter à son imagination. Il tâche de les chasser ; alors elles le harcèlent comme des furies. » La sur-excitation cérébrale va quelquefois jusqu'à produire des hallucinations. *C'est surtout dans les moments où il lutte contre ses pensées et contre les entraînements qui les accompagnent ; il lui semble alors qu'un second être lui est juxtaposé* et lui fait entendre par des paroles qui lui retentissent dans le cerveau, que toute résistance est inutile... Quand il a succombé, et que, désespéré, il prend la résolution énergique de ne plus céder, il croit entendre, toujours dans son cerveau, comme une voix qui lui fixe le jour où il cédera de nouveau. Lorsque ce jour approche, il redouble de précautions pour éviter tout ce qui pourrait aider à sa chute ; il y met de l'amour-propre ; *c'est comme un duel entre l'être étranger et lui* ; mais, le jour arrivé, une sensation de langueur s'empare de toute sa personne, son intelligence s'obscurcit, et la crise ne peut être évitée... » Il y a là une auto-suggestion évidente autant qu'irrésistible ; et, comme dans tous les cas d'auto-suggestion, on peut dire que la personne s'est rompue en deux, que l'un de ses fragments est devenu l'instrument passif et irresponsable de l'autre. Irresponsable pourquoi ? Parce que l'automate suggéré n'est point la personne habituelle et vraie, mais une autre qu'elle, et je dis une autre précisément parce qu'elle n'en est qu'un débris. Il faut donc plaindre

et non blâmer ce malheureux quand il succombe ; et s'il venait à commettre un délit pour la satisfaction de son désir insensé, il faudrait l'absoudre.

Mais jamais, je le répète, dans les plus violentes exaltations de l'amour normal, cette scission de la personne, cette fragmentation de l'individualité, n'a lieu. Il déploie jusqu'en son fond le plus replié toute la personne, il ne la dénature pas. Il montre, comme par un fort grossissement, tout ce dont un homme est capable, tout ce dont il peut être à bon droit jugé coupable, car c'est bien lui qui le veut, dans le plein déploiement de son vouloir et de son désir. Il ne pousse au meurtre que le cruel, il ne pousse au vol que le fourbe. De là cette conséquence importante, que les *crimes passionnels*, — qu'on pourrait nommer passionnants aussi bien, à raison de leur accueil par le public, — engagent d'ordinaire la responsabilité morale de leurs auteurs. En effet, c'est toujours un amour de l'espèce normale, jamais une passion pathologique, qui les provoque. Le public ne s'intéresse guère aux vrais malades, pas plus à ceux de l'amour qu'aux autres. Aussi les artistes et les écrivains, qui cherchent à flatter ses goûts, se gardent-ils bien de choisir leurs modèles parmi les aberrants. Nulle aberration érotique n'a inspiré un roman, ni un tableau, ni une pièce de théâtre (1), pas même une comédie bouffonne. Imagine-t-on une comédie roulant sur l'amour d'une bottine virginale possédée, perdue, reprise, etc., ou sur la passion érotique d'un vieillard pour une petite fille de 7 à 8 ans ? On peut s'étonner, à première vue, que les amateurs du nouveau quand même aient négligé cette source de renouvellement esthétique. Mais, à vrai dire, elle est moins riche qu'elle n'en a l'air, et il est à croire que, si par hasard, on osait l'utiliser, elle serait vite tarie. L'amour normal est tout autrement varié grâce à son unité même, et sans parler du petit grain de folie qui s'y mêle le plus souvent, non sans agrément du reste.

(1) Je n'oublie pas les poésies consacrées à l'*amour grec*. Mais c'était alors une aberration généralisée. L'exception confirme la règle.

Quelles sont les causes des maladies dont il s'agit, et quels sont leurs remèdes ? M. Laurent s'est posé ces questions et a cherché à les résoudre. Il regarde avec raison l'hérédité comme la principale cause de ces morbidités ridicules ou répugnantes. Elles ne germent guère que sur le terrain de la dégénérescence. Mais il n'oublie pas qu'une bonne part de ces erreurs est la résultante d'une vie énermée par l'abus des jouissances naturelles. Quant aux remèdes, il ne paraît pas en connaître beaucoup. Il préconise les voyages et la suggestion hypnotique. Voilà qui va réjouir les hypnotiseurs, à moins qu'ils ne voient là un dernier trait de ressemblance entre eux et les sorcières de l'antiquité qui suggéraient ou guérissaient à leur gré tous les maux d'amour... Peut-être y aurait-il quelque autre chose à dire, quelque autre médication à soupçonner. Ce n'est pas seulement de nos crimes, c'est aussi de nos folies et de nos suicides que le milieu social est complice (1). Ici comme partout, mais bien mieux encore que partout ailleurs, la vie civilisée, la vie urbaine, suscite infiniment plus de désirs qu'elle n'en peut satisfaire; un mathématicien à la Malthus dirait qu'elle fait croître les désirs en progression géométrique, mais les satisfactions en progression arithmétique seulement. La proportion des jolies femmes restant la même, leur dispute devient chaque jour plus âpre par la foule toujours grossissante de ceux que la littérature et le dessin pornographiques, la licence des mœurs, convient à les posséder. Je sais bien que le nombre des femmes faciles, il est vrai, progresse avec une respectable rapidité; mais qu'est-ce auprès des progrès accélérés de l'émancipation juvénile et adolescente? De deux choses l'une, donc, si l'on veut remédier aux effets désastreux de cette disproportion entre les appétits amoureux et les ressources amoureuses : ou bien réfréner les premiers en soumettant le public à une diète sévère et prolongée de tout excitant érotique, sous n'importe quelle

(1) Voir à ce sujet le livre si substantiel et si profond du Dr Corre, qui vient de paraître sous ce titre : *Crimes et suicide* (Doin, Paris 1891).

forme, conte, comédie, peinture, etc., etc. ; ou bien multiplier les secondes, sinon en se livrant à la culture savante et à la propagation, je ne sais comment, de la beauté féminine ou masculine, du moins en proclamant décidément le droit à l'amour, aussi raisonnable après tout que le droit au travail, et en prodiguant toutes sortes d'honneurs, de décorations, de prix d'encouragement, à la prostitution érigée en vertu cardinale. L'antiquité, en Asie-Mineure notamment, a pratiqué cette seconde solution du problème ; l'Europe chrétienne a opté pour l'autre, et, en vérité, je crois que son choix se justifie à bien des égards. En tout cas est-il certain que le remède païen a été loin de guérir la plaie qui nous occupe ; et jamais le vice *anti-physique* n'a autant fleuri qu'en ces temps de libertinage honoré. M. Lacassagne, en effet, a raison de dire, dans sa *Médecine judiciaire*, que « notre société moderne aurait beaucoup à faire pour en arriver sur ce point au degré d'immoralité des sociétés grecques ou romaine ». Elle pourrait bien y arriver pourtant si, les excitations à l'amour même sain et normal continuant à se développer, l'exemple des grands centres descendait peu à peu jusqu'aux petites villes et aux villages, comme dans l'antiquité.

En second lieu, il n'est pas permis de méconnaître ici la gravité de la question religieuse. « Où les hommes ont-ils été nicher leur honneur ? » a dit plaisamment M^{me} de Staël. Elle aurait pu ajouter : « et leur bonheur ? » mais elle ne l'a pas fait et elle avait peut-être ses raisons. Le jour où l'amour a dit à l'homme émancipé de la foi : « il n'est point d'autre ciel que moi, d'autre salut », tout le monde s'est précipité, et se précipite de plus en plus, dans ce paradis terrestre qui n'a pas tardé à devenir trop étroit ; il a fallu lui annexer des paradis artificiels, compliqués, étranges. Tant que notre civilisation, de plus en plus irréligieuse, n'aura pas fait luire au cœur de l'homme un Eldorado de félicité supérieur à celui-là, un Espoir comparable à celui de l'immortalité, l'encombrement ne cessera point aux portes des jardins de Paphos ou même de Lesbos, et le nombre

des chutes occasionnées par cet encombrement ira croissant. L'amour ôté, à quoi bon la vie? Toute la question est là. Le savant dit : il reste la vérité. L'artiste dit : il reste le beau. Mais tout le monde ne peut être artiste ni savant. Par malheur, le politicien dit aussi : il reste l'ambition. Et le militaire : il reste la guerre. Et voilà peut-être l'explication de ces frénésies ambitieuses qui bouleversent tout, exutoire ou dédommagement d'ardeurs amoureuses inassouvies. Et voilà peut-être pourquoi la folie des combats s'éternise, en dépit de la civilisation. Car, en dehors d'elle, et des appétits de gloire ou de butin qu'elle suscite, il semble n'y avoir rien qui puisse arracher la foule au culte du plaisir, assainir et purifier les cœurs amollis. Et l'on peut se demander si le remède n'est pas pire que le mal. Mais, par bonheur, il reste encore autre chose, et il n'est pas de père ou de mère de famille qui ne puisse dire : il reste la paternité et la maternité. Est-il rien de tel pour consoler de l'amour perdu, retrouvé sous des formes nouvelles, aussi charmantes qu'inespérées? Est-il rien de tel aussi pour consoler de l'Eden perdu et du ciel vide? Si l'homme moderne était sage, il verrait que son incrédulité même, à mesure qu'elle grandit, lui conseille d'être plus fécond et plus prolifique. Puisqu'il n'admet plus d'autre manière de se survivre que de revivre en ses enfants, il devrait sans cesse accroître leur nombre, par intérêt comme par patriotisme. Pourquoi cependant, loin de s'attacher fièvreusement à cette unique espérance d'immortalité, la repousse-t-il de plus en plus? Ce ne peut être là qu'une aberration passagère, mais plus fatale encore à coup sûr que toutes celles dont il vient d'être question.

G. TARDE.
